

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1899

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE*Présentée et soutenue le Mercredi 21 Juin 1899, à 1 heure*

PAR

S. CAMPINCHI

Né à Caltatoggio (Corse) le 29 décembre 1871

DU

PALUDISME EN CORSE**ESSAI MÉDICO-SOCIAL**

« La question d'assainissement des marais est une question de vie ou de mort pour la Corse. Le premier de tous les devoirs d'un gouvernement, c'est d'assurer la salubrité du territoire. C'est une dette de la communauté. Réduite à ses seules ressources, la Corse est hors d'état d'accomplir une tâche aussi ardue » (BLANQUI).

*Président : M. LANDOUZY, professeur.**Juges : MM. POTAIN, professeur.**THOINOT et WURTZ, agrégés.*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

JOUBE & BOYER

Imprimeurs de la Faculté de Médecine

15, RUE RACINE, 15

1899

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1899

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 21 Juin 1899, à 1 heure

PAR

S. CAMPINCHI

Né à Caltatoggio (Corse) le 29 décembre 1871

DU

PALUDISME EN CORSE

ESSAI MÉDICO-SOCIAL

« La question d'assainissement des marais est une question de vie ou de mort pour la Corse. Le premier de tous les devoirs d'un gouvernement, c'est d'assurer la salubrité du territoire. C'est une dette de la communauté. Réduite à ses seules ressources, la Corse est hors d'état d'accomplir une tâche aussi ardue » (BLANQUI).

*Président : M. LANDOUZY, professeur.**Juges : MM. POTAIN, professeur.**THOINOT et WURTZ, agrégés.*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

JOUVE & BOYER

Imprimeurs de la Faculté de Médecine

15, RUE RACINE, 15

1899



UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE MÉDECINE

Doyen : M. BROUARDEL.

PROFESSEURS :	MM.
Anatomie	FARABEUF
Physiologie	CH. RICHET
Physique médicale	GARIEL
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et thérapeutiques générales	BOUCHARD
Pathologie médicale	HUTINEL
	DEBOVE
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	CORNIL
Histoire	MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils	TERRIER
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	LANDOUZY
Hygiène	PROUST
Médecine légale	BROUARDEL
Histoire de la médecine et de la chirurgie ..	N...
Pathologie expérimentale et comparée	CHANTEMESSE
	POTAIN
Clinique médicale	JACCOUD
	HAYEM
	DIEULAFOY
	GRANCHER
Maladies de enfants	JOFFROY
Clinique de pathologie mentale et des mala-	Fournier
dies de l'encéphale	RAYMOND
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques ..	BERGER
Clinique des maladies du système nerveux ..	DUPLAY
	LEDENTU
Clinique chirurgicale	TILLAUX
	PANAS
Clinique ophtalmologique	GUYON
Clinique des maladies des voies urinaires ..	BUDIN
Clinique d'accouchement	PINARD

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD	DESGREZ	LEJARS	THIERY
ALBARRAND	DUPRÉ	LEPAGE	THIROLOY
ANDRÉ	FAURE	MARFAN	THOINOT
BONNAIRE	GAUCHER	MAUCLAIRE	VAQUEZ
BROCA Auguste	GILLES DE LA	MÉNÉTRIÉR	VARNIER
BROCA André	TOURETTE	MERY	WALLICH
CHARRIN	HARTMANN	ROGER	WALTER
CHASSEVANT	LANGLOIS	SEBILLEAU	WIDAL
DELBET	LAUNOIS	TEISSIER	WURTZ
	LEGUEU		

Chef des Travaux anatomiques

M. RIEFFEL

Par délibération, en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A ma Famille

A mes Parents

A mes Amis

A mes Maîtres

A Messieurs les Députés de la Corse

NOUS PRIONS

Monſieur le professeur Landouzy

Médecin des Hôpitaux

Chevalier de la Légion d'honneur

Membre de l'Académie de Médecine

de vouloir bien agréer ici l'hommage de notre sincère reconnaissance, pour l'enseignement si large et si pénétré d'idées générales qu'il nous donna pendant notre année de stage dans son service, et pour le grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de cette thèse. Qu'il nous permette aussi — bien qu'il n'ait obéi qu'à son devoir de savant — de le remercier pour tout le bien qu'il a dit de la Corse au point de vue de la cure climatérique de la tuberculose.

INTRODUCTION

« La question d'assainissement des marais est une question de vie ou de mort pour la Corse. Le premier de tous les devoirs d'un Gouvernement c'est d'assurer la salubrité du territoire. C'est une dette de la communauté. Réduite à ses seules ressources la Corse est hors d'état d'accomplir une tâche aussi ardue » (Blanqui).

Le paludisme et la politique, voilà les deux grands fléaux qui, — si l'on n'y prend garde — mèneront lentement mais fatalement la Corse vers la ruine et la déchéance finales.

C'est en constatant l'étroite corrélation de ces facteurs — si disparates au premier abord — dans l'étiologie de la misère économique et physiologique de notre malheureux pays, que nous avons conçu l'idée de ce modeste travail, qui sera moins une étude didactique de l'infection malarienne au point de

vue de sa symptomatologie et de sa thérapeutique, qu'une sorte d'essai médico-social sur la genèse et l'histoire du paludisme en Corse.

Nous nous y attacherons à montrer comment la Corse où les fièvres paludéennes furent complètement inconnues dans l'antiquité, devint peu à peu la proie de l'infection malarienne, par le fait de raisons politiques et de conditions sociales que nous retrouverons encore toutes puissantes, quand il s'agira de tirer des indications prophylactiques.

Il nous arrivera forcément au cours de notre étude et pour les besoins de la thèse que nous soutenons, de sortir quelquefois de la question purement médicale pour empiéter sur le terrain économique ou même politique ; mais qu'il nous suffise de rappeler, pour notre justification, l'étiologie tellurique, l'*immuabilité* locale et l'endémicité du paludisme, qui nous apparaît moins alors comme un sujet de pathologie humaine, un cas de *clinique individuelle*, que comme une question plus large d'*hygiène sociale*.

C'est pourquoi nous glisserons sur l'étude du paludisme comme entité nosographique, que l'on trouve admirablement traitée dans les auteurs, nous contentant de signaler seulement quelques particularités de l'infection palustre en Corse, pour insister plus particulièrement sur son étiologie et la prophylaxie qui en découle. Certes, nous n'avons pas la prétention d'apporter de nouveaux éléments à la science ;

notre but est très modeste, et si nous pouvions contribuer à diminuer les ravages du paludisme en Corse, nous serions pleinement récompensé d'avoir essayé, dans la mesure de nos moyens, de « rappeler sa dette à la communauté. »



I

Notions préliminaires

Paludisme, telle est la dénomination qui s'applique le mieux aux différentes manifestations de la maladie si variable dans ses formes et sa symptomatologie, que l'on a tour à tour et si improprement désignée sous les noms de « Fièvres intermittentes, rémitentes, continues, fièvres pernicieuses » : paludisme, nom générique englobant dans sa brièveté, toute cette vaste famille dont on est ainsi réduit à chercher l'appellation dans ce qu'elle présente de plus fixe : son étiologie.

L'étiologie du paludisme ! On sait depuis les temps les plus reculés, qu'il faut la rattacher, de la façon la plus générale, à l'empoisonnement de l'air, sous l'action de la chaleur, par les émanations miasmiques des terrains marécageux.

De la terre, de la chaleur et de l'humidité. Ce sont les trois facteurs qu'exige le germe palustre pour se développer, et cela nous explique pourquoi

le paludisme est endémique dans les terrains marécageux qui sont formés par des minces couches d'eau, stagnant sur un lit de limon riche en matières organiques et végétales.

Mais la malaria peut apparaître également dans les localités où l'on ne retrouve pas la présence de marais apparents à la surface du sol ; et l'on est parti de là pour nier l'invariabilité de l'étiologie marmatique du paludisme ; mais en y regardant de très près on voit que sous l'écorce desséchée de ces localités, on peut toujours découvrir une nappe d'eau qui devient l'origine des effluves miasmatiques. Et l'on s'explique alors, l'apparition de fièvres palustres à l'occasion des grands travaux accomplis, soit pour défricher les plaines de l'Algérie, soit pour creuser le canal Saint-Martin ou les fossés des fortifications.

De ce fait que le paludisme a besoin pour se développer, de conditions purement locales, on pouvait en déduire qu'il devait être peu diffusible, et l'expérience est venue constater en effet que tout en étant transportable au loin par les vents, il est cependant d'une extension géographique facilement limitable. Il peut être aisément arrêté par une élévation de terrain ou par un bouquet d'arbres qui semblent ainsi filtrer l'air, des principes pathogènes dont il est saturé. Principes pathogènes avons-nous dit. Quels sont-ils ? Ces principes pathogènes que l'on avait toujours désignés sous les vagues appellations de « miasmes

paludéens », « émanations maremmatiques » sans en avoir pu connaître exactement la véritable nature, ces agents pathogènes devaient enfin nous être connus grâce aux admirables travaux de M. Laveran : ce sont les *hematozoaires* dont la découverte longtemps contestée à l'étranger et même en France, est désormais un fait acquis à la science.

Ces hématozoaires, véritables agents spécifiques de la maladie, se présentent sous le microscope, à l'examen du sang d'un paludique, sous les quatre principaux types des « corps sphériques » « flagella, » « corps en croissant. » corps en rosace. Mais ces différentes formes représentent les états différents par lesquels passe le parasite, M. Laveran admet en effet qu'au début, le parasite apparaît dans le globule rouge sous forme d'une sorte de vacuole non pigmentée ; ultérieurement cette vacuole s'agrandit, se charge de pigment mélanique puis émet des flagella. Le corps en croissant ne serait autre qu'un corps sphérique ayant amené la disparition du globule rouge. Finalement l'hématozoaire se segmente en spores (corps en rosace) qui après être restées accolées se séparent et se disséminent dans le plasma sanguin.

Nous savons donc, grâce aux travaux de M. Laveran, que l'infection malarienne reconnaît les hématozoaires comme agents spécifiques, et c'est au passage des parasites dans le sang de l'homme, qu'il

faut en rapporter l'invasion, dont l'apparition se manifeste à nous sous les formes si variables que l'on peut cependant ramener toutes aux deux grandes divisions, des formes fébriles et non fébriles.

Fièvre intermittente, rémittente, continue, fièvre pernicieuse, fièvres larvées, cachexie palustre, tels sont les différents groupes de l'infection malarienne : le paludisme dont la manifestation la plus commune est l'accès régulier généralement connu, composé de trois stades classiques : stade de frisson, de chaleur, de sueur.



LE PALUDISME EN CORSE

Ses particularités.

La Corse, île de la Méditerranée et département français, est parcourue du nord au sud par une grande ligne de montagnes aux pics très élevés ; comme une chaîne principale aux ramifications latérales très nombreuses, qui sur la côte occidentale, s'en vont vers la mer qu'elles surplombent souvent de leurs contreforts escarpés, sans transition aucune de pente douce. Sur la côte Orientale au contraire, ces contreforts atténuent graduellement leur pente et vont se résoudre en les vastes et fertiles plaines d'Aleria, de pestilentielle mémoire.

C'est dans toute la partie orientale de l'île et principalement dans les plaines d'Aleria, que sont les foyers les plus puissants du paludisme en Corse. Il ne faudrait pas croire cependant que la côte occidentale soit indemne du terrible fléau ; et les plaines de l'embouchure du Liamone, celles de Sagone, celles de Calvi mêmes, ne sont pas sans

payer un large tribut à l'infection malarienne. Les fièvres palustres sont donc assez généralement répandues sur tout le littoral de la Corse, et leurs manifestations s'y présentent avec les formes variées que tous les médecins militaires ont signalés dans les Colonies. Nous y retrouvons les fièvres intermittentes, la rémittente, la continue, la pernicieuse avec tous ses types : comateux algide, gastro-bilieux, apoplectiforme ; en un mot, toutes les manifestations du paludisme, les formes fébriles et les non fébriles, les formes larvées et les formes classiques. Ce sont choses trop connues, que l'on trouve admirablement décrites dans les auteurs, pour que nous nous y attardions plus longtemps. Mais qu'il nous soit permis de signaler quelques particularités qu'emprunte la maladie aux conditions locales, et que nous n'avons pas trouvées décrites dans la littérature du paludisme.

Et d'abord, à propos du moment d'apparition de l'accès : « J'ai vu, dit Colin dans son « Traité des fièvres intermittentes » se confirmer sur une vaste échelle l'observation faite en Algérie par nos prédécesseurs, faite antérieurement en Italie et en Espagne par Audouard, en Grèce par Faure, de la plus grande fréquence des accès pendant la période du nyctémère et surtout pendant la première partie de cette période, de six heures du matin à midi ». Et Durand de Lunel, dans le même ordre d'idées a

dressé des tableaux dans lesquels il a consigné les résultats des observations recueillies à cet égard, par lui-même et par Maillot et Finot en Algérie.

« Il est aisé de voir, dit-il, d'après ces tableaux, qu'il ne s'est offert que 1820 accès de midi à six heures du soir tandis qu'il s'en est présenté 3474 de six heures du matin à midi, soit un rapport approximatif de 1 à 3. »

Griesinger note également l'apparition des accès comme bien plus fréquente dans la matinée. « Sur 360 cas l'accès eut lieu 269 fois (73 pour 100) de minuit à midi. »

Ainsi, d'après tous les auteurs qui se sont occupés de la malaria, l'accès viendrait dans la matinée pour les 4/5 des cas. C'est une règle fondée sur l'observation ; et pourtant il nous faut reconnaître qu'en Corse l'accès se présente rarement dans la matinée. On peut affirmer que c'est entre une heure et six heures du soir, plus volontiers vers deux heures de l'après-midi, qu'apparaît la fièvre dans la grande majorité des cas.

Il est d'observation courante et journalière en Corse, de voir des paysans, alors qu'ils sont sortis parler politique après le repas de l'après-midi, de les voir subitement pâlir et commencer à trembler sous l'influence de l'infection qui les travaille. C'est une chose commune et l'on pourrait presque dire, prévue dans le programme de la discussion, à voir le peu

d'étonnement manifesté par l'orateur que la fièvre vient subitement priver de son contradicteur empêché.

« Eh bien, c'est elle » interroge-t-il complaisamment. Et l'adversaire de répondre avec un évasif geste d'excuse : « Oui, c'est son heure » — (deux heures d'après-midi le plus souvent). — Il faut voir le ton de tranquille fatalisme qu'ils mettent dans ces quelques mots, et l'on sent bien qu'il s'agit d'une vieille connaissance dont on n'a même pas besoin de prononcer le nom, comme une belle-mère que l'on n'aimerait pas, qui vous rendrait trop souvent visite et que l'on subirait par habitude et par nécessité.

Que l'on nous pardonne cette courte digression, qui pourrait introduire quelque légèreté dans le grave sujet qui nous occupe. Nous avons seulement voulu montrer, combien l'apparition de l'accès dans l'après-midi, est chose ordinaire en Corse, en la rattachant à certains épisodes de la vie journalière de nos compatriotes. Nous en appelons à tous les étudiants corses familiers avec les fièvres intermittentes dans l'île et qu'a dû frapper comme nous, au début de leurs études, la lecture des ouvrages classiques où l'apparition de l'accès vient le plus souvent dans la matinée.

Cette particularité des fièvres palustres en Corse, peut être l'occasion d'une erreur de diagnostic, surtout quand elle est accompagnée d'autres anomalies

assez fréquentes dans les formes frustes du paludisme.

Qu'il nous soit permis de citer à ce propos, l'observation d'un malade que nous avons eu l'occasion de suivre tout dernièrement à l'Hôtel-Dieu de Paris.

X..., infirmier à l'Hôtel-Dieu, se sent depuis deux ou trois jours, atteint de malaise avec anorexie, léger état gastrique, un peu de température, douleur vague dans le flanc droit ; puis survient un ictère se généralisant très vite à tous les téguments qui deviennent d'un beau jaune clair. Les matières fécales sont décolorées, les urines très foncées, manifestement ictériques. On fait le diagnostic d'ictère simple infectieux, ictère par rétention sans étiologie bien connue, à pronostic bénin selon toute probabilité.

Au bout de quelques jours, vers les cinq ou six heures du soir, la température du malade commence à monter subitement : le thermomètre marque 39°6/10 puis la fièvre tombe au bout d'une heure, suivie d'un frisson assez intense qui oblige le malade à réclamer d'autre couvertures. Le lendemain et le surlendemain à la même heure, reproduction des mêmes phénomènes ; apirexie complète dans les intervalles. Devant cette élévation de température et quelques autres légers symptômes comme gargouillement dans la fosse iliaque droite, épistaxis et céphalalgie, on pense au début d'une fièvre typhoïde venant se greffer sur un ictère par rétention, et l'on

s'extasie sur la nouveauté des cas. On nous propose même d'en faire le sujet de notre thèse inaugurale.

Cependant dès l'entrée du malade et d'après son interrogatoire qui nous avait appris qu'il était Corse, nous avons aussitôt pensé au paludisme.

Mais le malade, nous disait-on, n'avait jamais eu de fièvres pendant son séjour en Corse, et d'ailleurs il avait un ictère par rétention. Quand survint l'élévation de température et que l'on émit l'hypothèse d'un début de fièvre typhoïde, nous restâmes incrédule, et le séro-diagnostic vint nous prouver qu'il fallait chercher ailleurs le sujet de notre thèse.

Le malade guérit aussitôt devant l'administration de quelques cachets de quinine, et fut donné néanmoins comme un cas d'ictère simple accompagné de symptômes ayant fait penser à l'invasion subséquente d'une fièvre typhoïde. Quant au paludisme, on n'y avait songé que pour l'écarter en se fondant sur les raisons suivantes : aucune manifestation paludique antérieure ; 2° ictère franc ; 3° apparition de l'accès dans l'après-midi ; 4° intervention des stades de pression et de chaleur.

Nous croyons avoir antérieurement établi comment en Corse, l'accès se présentait entre midi et six heures du soir dans la grande majorité des cas, et nous savons alors ce qu'il faut penser de « son apparition plus fréquente dans la matinée, comme élément de diagnostic avec les fièvres intermittentes symptomatiques (tuberculose, suppuration, cachexie) dont l'accès revient dans la soirée ».

Mais l'ictère ? Eh bien, l'ictère est très fréquent dans les fièvres palustres et que de fois n'avons-nous pas vu nos paysans s'ordonner mutuellement des purgations « parce qu'ils avaient la bile sur le visage ». D'ailleurs, pourquoi refuser au paludisme, maladie infectieuse, ce qu'il est fréquent de mettre au compte de la syphilis : l'ictère par rétention de la deuxième période, dont nous avons encore vu un cas dernièrement dans le service de M. Dieulafoy.

Le malade, pendant son séjour en Corse, n'avait jamais été atteint de fièvres intermittentes.

Ce n'est pas obligatoire et les observations ne manquent pas dans la littérature du paludisme, d'individus ayant quitté les pays malsains, indemnes de toute affection malarienne, et qui ont présenté longtemps après des accès indéniables de fièvres palustres.

Notre compatriote et notre ami, le docteur Angeli, nous parlait encore tout récemment des quatre ou cinq accès de fièvres à type tierce avec les trois stades apparaissant dans l'après-midi, qu'il eut à l'hôpital de la Conception pendant la convalescence d'une fièvre typhoïde dont il fut atteint alors qu'il était étudiant à Marseille. Il n'avait encore jamais été touché par la malaria.

Et nous-même l'année dernière à l'occasion de l'évulsion d'une dent, nous eûmes deux accès à type tierce avec frisson, chaleur et sueur, qui cédèrent devant quelques cachets de quinine. Il faut dire

toutefois, que nous fûmes touché par le paludisme pendant notre enfance, mais il y a déjà de cela plus de quinze ans et depuis nous étions complètement guéri. L'affection palustre aurait même pu passer inaperçue chez nous, parce qu'elle s'était manifestée sous une forme larvée assez particulière, mais très fréquente en Corse : tous les deux jours à la même heure, entre une heure et deux heures de l'après-midi, nous étions pris subitement de migraines atroces qui nous faisaient pousser des gémissements de douleur et que l'on décorait pompeusement du nom de « céphalées de croissance » jusqu'au jour où l'on eut l'idée de s'adresser à la quinine qui les fit disparaître en peu de jours.

Reste maintenant l'interversion de l'accès.

Nous le trouvons, sous le nom de type inverse, signalé par Griesinger cité par Colin qui, lui, la nie absolument : « Certains auteurs ont affirmé l'existence de proxysmes fébriles à marche renversée pour ainsi dire et décrits sous le nom de type inverse. Que dans une fièvre rémittente on constate, ce qui arrive parfois, un frisson après une période de chaleur plus ou moins intense ; que dans certaines formes pernicieuses comme l'algide on voit apparaître le froid après le stade de chaleur nous l'admettons parfaitement ; mais nous révoquons complètement en doute l'existence de fièvres intermittentes simples où il y aurait interversion des stades et dans lesquels la

chaleur ou la sueur précéderait le frisson. Il nous paraît impossible d'admettre les fièvres à stades renversés. »

Sans vouloir aucunement opposer notre timide affirmation à celle d'un homme aussi considérable que Colin et si compétent sur la question de paludisme, qu'il nous soit permis toutefois de réclamer humblement pour la Corse, le droit de donner des fièvres à stades renversés. La littérature médicale de notre pays est si pauvre que nous ne pourrions pas y recueillir des observations déjà citées, mais il n'en est pas moins vrai que le type inverse signalé par Griesinger existe réellement.

Nous affirmons l'avoir observé, et les malades ne manquent jamais de faire la distinction, quand ils vous disent spontanément : « Cela m'a pris par la sueur d'abord et le froid ensuite » ou inversement.

Nous pouvons affirmer en conséquence que l'infirmier corse de l'Hôtel-Dieu guéri par la quinine, réunissait dans son cas quelques particularités du paludisme, propres à son pays d'origine.



III

Sa genèse et son histoire.

Les fièvres palustres, avons-nous dit plus haut, sont assez généralement répandues sur tout le littoral de la Corse. Est-ce à dire que notre île soit un pays essentiellement fiévreux, irrémédiablement et fatalement voué au paludisme, et le paludisme en Corse est-il la résultante inévitable d'un climat immuablement malsain, ou bien ne tiendrait-il tout simplement qu'à des causes occasionnelles dont il est né et avec lesquelles, par conséquent, il pourra disparaître ?

C'est la deuxième proposition que nous allons essayer de prouver en nous aidant, pour notre démonstration, des enseignements de l'histoire locale appuyés des arguments que nous trouverons dans l'exemple de l'*Agro Romano*.

D'après les historiens, la Corse fut tour à tour visitée par les Visigoths, les Etrusques, les Phocéens

qui vinrent aborder sur ses côtes pour y fonder des colonies plus ou moins prospères, isolées et sans direction commune, hostiles même le plus souvent, jusqu'à l'époque de la domination romaine où l'occupation effective et incontestée des maîtres du monde, vint donner un nouvel essor à la prospérité de l'île.

Les anciens Romains, en effet, cultivaient la terre et l'on sait même que le métier d'agriculteur était chez eux la plus honorable des professions. Qui ne connaît l'histoire de Cincinnatus victorieux, abandonnant l'épée pour la charrue. Il est aisé de comprendre que ces populations éparses et primitives de la Corse, devaient chercher leurs ressources dans l'agriculture, et l'on peut affirmer *a priori* que c'est surtout le littoral qu'ils devaient cultiver, le littoral où la terre était bien plus fertile et le climat plus doux, où la mer leur offrait la ressource d'une pêche actuellement encore très abondante.

« La Corse, dit le docteur Pietra Santa, fut florissante sous la domination paisible et incontestée de Rome. A cette période, l'une des plus heureuses de son existence, remonte la fondation des deux grandes colonies : Mariana, à l'embouchure du Golo et Aléria rebâtie par Scylla sur le Tavignano. Elle comptait, selon Plinè, trente-trois cités très florissantes, et l'agriculture dans les seules plaines d'Aleria se trouvait assez développée pour pouvoir

fournir aux proconsuls un tribut de 100.000 livres de cire.

Ainsi la Corse fut très prospère pendant toute la période de la domination romaine. La colonie de Mariana, la ville d'Aleria dans les plaines du même nom, l'archevêché de Sagone dans le bassin du Liamone, toutes ces villes aujourd'hui disparues sont comme le témoignage de la prospérité et de la salubrité du littoral de la Corse. Et l'on peut affirmer sans aucune témérité que ce n'est pas l'attrait des émanations palutres qui devait retenir les insulaires dans les plaines mêmes aujourd'hui désertes, où le paludisme règne en maître absolu.

Mais avec la puissance romaine s'éteignit la prospérité de la Corse. Les insulaires tour à tour en butte aux invasions des sarrasins, aux convoitises des petites républiques italiennes et des états européens se virent obligés d'abandonner la charrue et les paisibles travaux des champs, pour prendre les armes et défendre leurs biens et leur liberté.

« Au milieu de ces bouleversements sans fin, nous dit un historien de la Corse, l'état de guerre paraît être l'état normal. Les populations naissent, croissent et meurent au bruit des armes, dans le tumulte des insurrections. » Pendant des siècles ils durent lutter sans trêve ni repos. Ils souffrirent la plus noire famine et se nourrirent de glands : ils avaient forcé l'admiration de la monarchique Europe

par leur indépendance et leur amour de la liberté, pour en arriver, après avoir chassé l'étranger, à constater que le paludisme régnait en maître absolu dans leurs fertiles plaines longtemps abandonnées. Qu'était-il donc arrivé pour transformer en foyers pestilentiels les emplacements mêmes où s'élevaient jadis des cités florissantes ? Il s'était passé ce qu'il est advenu pour l'*Agro romano*, l'ancien Latium, le grenier de la ville éternelle, aujourd'hui la campagne romaine où règnent avec le paludisme, la désolation et la mort.

On sait en quel honneur était tenue l'agriculture à Rome, et ce pays si pauvre aujourd'hui d'après Colin était richement cultivé et nourrissait une foule de villes presque contiguës les unes aux autres, à l'endroit même où nous ne voyons plus aujourd'hui qu'un vaste désert. Il fallait d'une part, que ce sol fût soigneusement cultivé, d'autre part qu'il ne fut pas toxique, conditions intimement unies.

Aujourd'hui l'on ne voit plus que quelques champs cultivés ; il y a un tel danger à affronter les exhalaisons qu'il faut récolter précipitamment afin de séjourner aussi peu que possible dans la campagne, si l'on ne veut pas être frappé par le terrible fléau et tomber mourant dans un sillon.

Jadis au contraire, toujours d'après Colin, qu'il nous arrivera de citer souvent au cours de ce travail, jadis l'air de la campagne romaine était si salubre

que l'on préférerait pour leur vigueur les soldats fournis par les tribus urbaines.

Dans les siècles suivants, sous la République, Pline nous vante les progrès de l'agriculture qu'il rattache à l'illustration de ceux qui la pratiquaient.

Une période bien différente s'ouvre à l'époque où après avoir soumis et détruit les peuples voisins, les Romains furent entraînés au loin par les guerres incessantes. C'est alors que l'éloignement des hommes libres livra le sol à la culture des esclaves ; que le soldat cessa d'habiter les champs qui étaient distribués après la victoire ; qu'il les vendit à vil prix ; que tous les lots réunis par des mains avides, constituèrent enfin d'immenses propriétés, trop vastes pour être cultivées et qu'on laissa dégénérer en pâturages. La ruine de l'agriculture qui commençait fut consommée par la conquête de la Sicile, grenier d'abondance qui dispensait Rome des soucis de la culture de son territoire.

Les hordes barbares qui dès la chute de l'empire, envahirent successivement les provinces autour de Rome augmentèrent la désolation.

C'est absolument le même résultat qui se produisit en Corse avec les continuelles incursions des Sarrasins sur les côtes de l'île. Par leurs incessantes déprédations ils empêchèrent pendant des siècles l'agriculture de se relever. Les habitants de la cam-

pagne disparaissaient, les uns tués, les autres emmenés en captivité.

C'est pour échapper à ces continuelles déprédations et pour résister aussi plus énergiquement aux despotismes génois que les insulaires abandonnèrent leurs villages dont on retrouve encore les ruines sur tout le littoral, pour s'en aller chercher sur les montagnes, un gîte plus sûr où cacher leurs biens et leurs familles. Alors, quand la main de l'homme n'a plus été là pour tout niveler au profit de l'agriculture, les torrents qui coulent des sommets des montagnes ont exhaussé peu à peu le fond de leur lit et obstrué par des alluvions successives leurs étroites embouchures.

La stagnation de ces eaux a produit des marais assez insalubres pour rendre la plaine inhabitable en dépit de sa fécondité merveilleuse et du magnifique ciel qui la couvre.

Nous assistons ainsi à l'éclosion du paludisme partout où les hommes sont obligés d'abandonner les travaux de la terre, et le paludisme vient à son tour empêcher les hommes de lui reprendre par la charrue les contrées qu'il a conquises sur leur incurie. Ce sera l'ère de la dépopulation et de la mort.

D'autre part, l'observation semble prouver que la fièvre recule devant la population. Il semble d'abord qu'il n'y ait qu'un rapport indirect ou éloigné entre les conditions sociales et les maladies relevant avant tout de l'influence du sol. On peut cependant regarder

comme une loi en pareille circonstance l'augmentation de la salubrité à mesure que de la périphérie on se rapproche du centre des villes. Partout les villes constituent de véritables refuges contre l'infection du sol. « Nés dans la fange dit pittoresquement Jourdannat, les miasmes aiment l'ombre et l'immobilité ; ils meurent au contact de l'air libre et de l'éclat du grand jour. »

En Corse, l'annexion française en venant donner le calme et la sécurité pouvait mettre les habitants en état de chasser le paludisme. Certes elle ne pouvait pas d'un trait de plume, chasser l'infection avec les Génois. Mais il est des lois économiques immuables dont la première est le besoin de se nourrir et les Corses auraient repris la vie simple et patriarcale de jadis. Ils auraient tourné leurs efforts vers l'agriculture et de leurs besoins serait sorti le progrès, non pas cependant le progrès dans le sens capitaliste et industriel des nations modernes, mais le progrès dans le développement de l'agriculture. Car, il ne faut pas l'oublier, la Corse était moralement, comme elle l'est aujourd'hui encore le pays des traditions et du passé, figé dans la haute aristocratie de la famille. C'est aussi dans le sens économique, le pays du communisme anarchique agraire, dont le groupe est encore représenté par la famille. — Mais avec l'annexion, il arriva ce qu'il arrive toujours, quand la loi des hommes vient forcer les lois de la nature : l'évolu-

tion morale marcha plus vite que l'évolution économique ou plutôt, ce fut l'évolution morale seule qui se fit. L'assimilation française nous donna le goût du luxe et l'envie de le satisfaire. Ce fut la civilisation par l'absinthe et par la politique, se manifestant par de nouveaux besoins avec la même pauvreté. Dès lors le fonctionnarisme était créé.

L'avènement de Napoléon I^{er} vint encore activer le mouvement vers l'émigration, vers l'abandon des campagnes et de l'agriculture ; puis ce fut le second Empire avec l'entourage des « chers compatriotes ; » et puis ce fut la troisième République où le fonctionnarisme devint le pivot de la politique parlementaire en Corse.

Et le paludisme montait toujours ! Le paludisme qui naît de la dépopulation et recule devant les agglomérations humaines. « Le mauvais air en effet cède à l'agglomération des habitants ; plus ils sont entassés, mieux ils se défendent. C'est toujours au centre des villes qu'est le maximum de sécurité. Ainsi, dès qu'un village commence à se dépeupler pour une cause quelconque, le paludisme l'attaque par la périphérie, il avance à mesure que les maisons se vident ; il assiège les habitants, les poursuit vers le centre où il les atteint lorsqu'ils sont trop réduits pour combattre par leur réunion les germes de la mort. » (De'Tournon. Etudes statistiques).

En Corse c'est aux endroits même où s'élevaient

jadis les cités les plus florissantes que le paludisme sévit avec le plus de violence. Il faut cependant faire une exception pour Ajaccio dont le cas vient nous donner en quelque sorte, la démonstration éclatante du corollaire qui découle nécessairement de la loi que nous avons énoncée plus haut, à savoir : le paludisme naissant de la dépopulation. Ce corollaire, c'est la disparition de la malaria devant les agglomérations humaines. Ajaccio bâti sur l'emplacement de l'ancienne Urcinium est devenu, par la pureté de son atmosphère et la salubrité de son climat, l'endroit de la zone méditerranéenne que M. le professeur Landouzy proclame le plus propre à la création de *homes-sanatoriums*.

Chaque fois, dit Lancisi, que le vide s'est produit dans Rome pour n'importe quel motif, la mortalité est devenue effrayante, et pendant le séjour des papes à Avignon, la Ville Eternelle fut menacée d'une destruction absolue par la malaria : « l'absence des papes avait en soixante-dix ans fait plus de mal que toutes les invasions des Barbares. » Le comte de Rossi n'hésitait pas à attribuer à l'envahissement de la population, la salubrité du quartier juif, le Ghetto où les familles étaient entassées pêle mèle dans des maisons étroites en dépit des lois primordiales de l'hygiène, alors que les quartiers riches et réalisant le type des conditions requises pour assurer une salubrité parfaite, étaient au contraire les plus dan-

gereux. L'observation semble donc prouver que la fièvre recule devant la population.

Nous avons déjà montré comment le paludisme en Corse était né de l'abandon de l'agriculture et de la dépopulation. Il nous sera facile après cela de formuler les indications prophylactiques qui découlent de cette étude.



IV

Sa prophylaxie

Avant d'entreprendre l'étude prophylactique de la malaria, qu'il nous soit permis de dire quelques mots du traitement des fièvres intermittentes et de la médication quinique un peu trop abandonnée dans l'île aux seules mains des paysans. — « Vous avez les fièvres ? Prenez de la quinine ». Et les malheureux prennent de la quinine. Ils en prennent même tellement qu'ils finissent par s'accoutumer au médicament qui ne produit plus aucun effet sur leur organisme, trop heureux si parfois même ils ne sont pas atteints d'empoisonnement quinique que l'on met ordinairement sur le compte du paludisme. Alors viennent le découragement et le scepticisme sur l'efficacité de la quinine. Ils s'adressent à toutes les méthodes thérapeutiques les plus irrationnelles, à toutes les mixtures plus ou moins sataniques de nos sorciers villageois ; quand ils ne se livrent pas à la « cuite » journalière qui chez tel ou tel de nos malins

à coupé les fièvres d'une façon magique et radicale. Nous ne saurions trop nous élever contre de pareilles habitudes et nous engageons fortement tous nos confrères de l'île à surveiller eux-mêmes l'emploi de la quinine. On obtiendra d'excellents résultats de l'administration du médicament huit ou dix heures avant l'accès à venir, en s'en tenant à la méthode des traitements successifs de M. Laveran pour éviter l'accoutumance.

Quant au paludisme chronique, ce n'est plus de la quinine qu'il est justiciable mais plutôt de l'arsenic sous la forme de liqueur de Fowler ou d'arséniate de soude. L'hydrothérapie avec les bains de mer ne sera pas négligée. On obtiendra de la sorte une plus grande activité de la nutrition qui mettra le malade en état de résister à la cachexie : Le régime et les reconstituants !

C'est ici que le médecin se heurte à la pauvreté des malades avec toutes ses conséquences et que la thérapeutique doit devenir opportuniste. Cela nous mène à parler de la prophylaxie qui pourra seule débarrasser la Corse du terrible fléau qui l'opprime.

Nous avons vu comment les marais et le paludisme en Corse s'étaient propagés par des causes inhérentes à la topographie des torrents et surtout aux conditions politiques et sociales qui forcèrent les habitants à quitter leurs villes et leurs champs pour se réfugier sur les montagnes. Nous avons in-

diqué comment l'annexion française en changeant les habitudes et les mœurs, comment Napoléon I^{er} en centralisant vers la mère-patrie toutes les énergies de ses compatriotes ; comment le second empire et la troisième République en créant le fonctionnarisme, nous avons montré comment tous ces facteurs réunis ont contribué séparément, à créer ou maintenir la désolation et la mort à la place où furent jadis l'abondance et la salubrité.

Voilà donc les Corses en face du paludisme ! Mais ne savons-nous pas d'autre part que la malaria recule devant l'agriculture et que les travaux d'assainissement rendent la terre à son ancienne abondance et font disparaître l'infection. « Toutefois, disait en 1864 le docteur Pietra-Santa, dans « La Corse et le climat d'Ajaccio », les inconvénients disparaissent à mesure que de sages règles hygiéniques, que d'intelligents travaux hydrauliques et agricoles remettent la colonisation moderne dans les conditions où se trouvait jadis la population conquérante ». A Aléria, dans le domaine de Casabianda, l'air s'y est, nous dit-on, tellement modifié depuis quelques années que des localités qui étaient inhabitables, peuvent être actuellement habitées pendant la mauvaise saison, car là où jadis régnaient les fièvres pernicieuses, ne règnent plus que les fièvres intermittentes simples, moins graves et moins dangereuses. Il n'est donc pas étonnant de retrouver en

Corse, avec les extensions du travail et les encouragements donnés à l'agriculture, le décroissement des fièvres et la modification de leurs phénomènes morbides. Ainsi l'insalubrité, quand elle est le résultat de causes appréciables, ne résiste pas à la main des hommes. C'est le moment de rappeler les mots de Blanqui : « La question de l'assainissement des marais est une question de vie ou de mort pour la Corse. Livrée à ses seules ressources, l'île est hors d'état d'accomplir une tâche aussi ardue. C'est une dette de la communauté. Le premier des devoirs d'un gouvernement est d'assurer la salubrité du territoire ».

C'est une vérité devenue si évidente que dans les pays civilisés, les gouvernements en ont fait une question d'hygiène et de salubrité publique ; ils ont substitué leur puissante initiative aux efforts isolés, le plus souvent inefficaces des particuliers.

On sait les résultats obtenus en Sologne où la richesse et la salubrité s'accroissent parallèlement chaque jour, et l'on connaît la loi dont furent l'objet les Landes de Gascogne, loi promulguée en 1857 et dont le principe est le suivant : « Les terrains qui ne sont propres aujourd'hui qu'au parcours du bétail doivent être assainis etensemencés ou plantés aux frais des communes qui en sont propriétaires. A défaut des communes, l'Etat pourvoit à ses frais à l'exécution des travaux dont l'utilité a été constatée et se rem-

bourse de ses avances en principal et intérêt sur le produit de l'exploitation des terrains mis en valeur. »

La Corse ne fait-elle donc pas partie du territoire français pour qu'on lui refuse les avantages de la communauté ?

Entre les insulaires livrés à leurs propres ressources et le paludisme la lutte est inégale s'il n'entre pas en jeu l'intervention de l'Etat. Qu'elle se manifeste par le dessèchement des marais et le drainage dans les plaines du Liamone et dans celles d'Aleria, partout enfin où sévit le paludisme. Que l'on s'oppose par des barrages et des écluses au mélange des eaux douces et des eaux salées dans les étangs du bord de la mer, et l'on obtiendra des résultats merveilleux. Qu'il nous suffise de rappeler le cas observé par Melier cité par Colin, du village de Viarreggio, en Italie. « Grâce à l'établissement d'une écluse de séparation entre les eaux douces et les eaux de la mer le village de Viareggio abandonné jusque-là, et qui ne se composait que de quelques cabanes de pêcheurs groupées au pied d'une ancienne tour, est devenu un lieu important et tellement recherché que les premières familles de Lucques en ont fait leur séjour d'été, et ce fait d'un assainissement dû à la seule exclusion des eaux salées est d'autant plus curieux et décisif qu'il a eu sa contre épreuve. En 1768 et 1769 les maladies reparurent tout à coup comme aux plus mauvais jours. On compta dans le courant

de ces deux années 170 décès sur une population totale de 1350 habitants soit $1/15$. Que s'était-il passé ? Une seule chose : l'écluse s'était dérangée et le mélange des eaux avait commencé. On répare l'écluse et les maladies disparurent de nouveau ; il n'y eut l'année suivante que 32 décès soit $1/40$. »

Il faut donc assainir la Corse en desséchant ses marais, en empêchant le mélange des eaux douces et des eaux salées par les moyens puissants et rapides que l'industrie met à la disposition du capital, le capital ici représenté par l'Etat dont le devoir est d'assurer la salubrité du territoire. Mais alors surgit l'objection basée sur la légende de paresse et de mépris du travail que des observateurs superficiels ont faite à la Corse.

On sait que toutes les opérations préalables de dessèchement, labour, drainage, que tous ces amendements divers devront toujours être, aussi bien au point de vue de la salubrité que de la fécondité du sol, couronnés par un système de culture qui en assurera et en perpétuera les effets ; sans quoi l'on n'obtiendra que des améliorations incomplètes et transitoires. — Nous en avons un exemple frappant dans les plaines qui furent les marais de Calvi et de St-Florent. Ces marais ont été desséchés et l'on a remarqué depuis, que les fièvres pernicieuses y sont plus rares, mais que les fièvres intermittentes simples y sont toujours nombreuses. C'est une preuve que

nous sommes dans le vrai en affirmant que le dessèchement des marais modifie le climat mais ne l'assainit pas d'une façon satisfaisante. Il ne faut pas oublier en effet l'heureuse concordance de ces deux termes : fertilité et salubrité du sol.

Est-ce à dire que l'on doive incriminer les Corses et leur reprocher leur paresse ou leur mépris de l'agriculture ? Assurément non ! Le paludisme s'est développé dans notre île à la faveur de causes anormales, de guerres et de bouleversements politiques et nos compatriotes se sont trouvés dans des conditions d'infériorité manifeste vis-à-vis de l'infection. La rareté des habitants, l'impuissance à fournir une masse de travailleurs assez compacte pour résister à la malaria qui les frappera d'autant plus cruellement qu'ils seront plus isolés, plus disséminés, les obligera fatalement à chercher ailleurs une existence moins malheureuse.

C'est ce qui fait que l'on a pu voir les descendants des martyrs de l'indépendance, les petits-fils des *Outlaws*, les chevaleresques et fiers bandits célébrés par Mérimée, aller peupler loin de leurs maquis les casernes de gendarmerie et les guérites de douaniers. Et comment pourrait-il en être autrement ? « Dès que les blés sont mûrs, les cultivateurs se hâtent de les récolter et de gagner leurs villages au sein des montagnes. Si par suite de circonstances accidentelles la moisson est retardée, ils se trouvent

dans la nécessité ou de l'abandonner ou de compromettre leur santé. La fertile plaine d'Alerio est comme un piège continu tendu aux populations environnantes. Ainsi que l'a dit Gaudin, les fruits qu'on y recueille sont toujours mêlés à des semences de maladie et de mort.

Les bras manquent à la terre, a dit Carlotti, parce que les fièvres intermittentes seules condamnent une multitude d'individus à un repos forcé pendant des mois entiers. Nous croyons, ajoute-t-il, que ces fièvres privent l'agriculture de 800,000 journées de travail chaque année.

Nous le voyons, ici comme partout l'insalubrité repose sur ces deux faits principaux : manque d'habitants et manque de culture. L'imagination se trouve enfermée dans ce cercle sans issue qui a frappé tous ceux qui ont étudié cette question : il n'y a pas d'agriculteurs dans nos campagnes parce que la malaria les rend inhabitables, et réciproquement la malaria s'y produit parce qu'elles ne sont pas cultivées. Nous avons montré comment ce cercle pouvait être rompu par l'entrée en jeu d'un troisième élément, l'intervention puissante de l'Etat et le dessèchement des marais.

Il existe une autre raison qui s'oppose au développement de l'agriculture dans notre pays.

En Corse les bras manquent à l'agriculture disait Carlotti ; mais les jambes lui manquent encore

davantage, ajouterons-nous, selon l'heureux mot d'un spirituel député de la Corse ; et c'est encore la Communauté qui devra intervenir pour créer des routes et relier les divers points de l'île, par des chemins de fer entre eux et par des bateaux avec la mère-patrie.

Alors, les insulaires mis en plus intime contact par de larges voies de communication, et sûrs désormais de pouvoir écouler les produits qu'ils tireront de leurs fertiles campagnes, s'adonneront avec ardeur aux travaux de l'agriculture. Car tout se tient dans la vie d'un peuple et les événements les plus manifestement isolés tiennent toujours à des causes profondes avec lesquelles ils sont indissolublement liés. Ce sera, consommées, l'une par l'autre la mort du fonctionarisme et la disparition du paludisme en Corse.

Alors, le paludisme étant vaincu dans tous ses foyers : « La Corse jouirait d'un des climats les plus salubres que l'on puisse rêver : Ce jour là ce n'est pas seulement Ajaccio et le plateau central (Vizzavona, Bocognano) qui offriraient toutes les ressources climatiques mises au service des malades » et qui ont permis à M. le professeur Landouzy, de dire « que la Corse pouvait pour l'établissement de *Homes-Sanatoriums* rivaliser avec la Riviera (1) ».

(1) Voir Landouzy. La Corse envisagée comme cure climatique des tuberculeux. Congrès de Berlin, mai 1899. In Presse médicale, 27 mai 1899,

CONCLUSIONS

1° Tout le littoral de la Corse fut très fertile au temps des Romains et le paludisme n'y est apparu qu'à la suite des incursions des Sarrasins et des guerres de l'indépendance, qui obligèrent les corses à se réfugier sur les montagnes, en abandonnant leurs villes et les travaux de l'agriculture sur les côtes.

2° L'infection malarienne qui tient à la présence de terrains marécageux est très sensiblement diminuée par le dessèchement des marais.

3° Elle cède complètement devant les agglomérations humaines les progrès de l'agriculture.

4° La salubrité du territoire étant une dette de la communauté, l'Etat doit intervenir, en assainissant le littoral de la Corse d'abord ; ensuite en créant

■

des routes et des voies ferrées pour favoriser le développement de l'agriculture par le facile écoulement des produits.

5° La parole est à MM. les députés de la Corse.

Vu :

Le Président de la Thèse,
LANDOUZY.

Vu :

Le Doyen,
BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.



BIBLIOGRAPHIE

Colin. — Fièvres intermittentes.

Durand de Lunel. — Traité dogmatique et pratique des fièvres intermittentes.

Criesinger. — Traité des maladies infectieuses.

Lancisi. — De Nativis cœli qualitibus. — De adventiis Romani cœli qualitibus.

Landouzy. — La Corse envisagée comme cure climatérique des tuberculeux (Congrès de Berlin, mai 1899. In Presse médicale, 27 mai 1899).

Laveran. — Le paludisme.

De Pietra Santa. — La Corse et le climat d'Ajaccio.

Pompeani. — Le climat d'Ajaccio et le traitement de la tuberculose.

Régulus Carlotti. — Du mauvais air en Corse.

Tournon (De). — Etudes statistiques.

